

le jour mon mari a la clef sur lui, la nuit il la met sous son oreiller et il ne dort que sur une oreille.

La comtesse laissa échapper une plainte et resta quelques instants accablée.

Soudain elle se redressa, une flamme dans le regard.

— Pourtant je ne veux pas rester ici ! s'écria-t-elle, il faut que je m'échappe de cette prison, il le faut à tout prix et vous m'y aiderez, Noémie !

— Je le voudrais, madame, oui, je le voudrais, mais comment ?

— Nous profiterons d'une absence de votre mari.

— Chaque fois qu'il s'absentera, nous serons enfermées. Les murs sont hauts, impossibles à escalader.

— J'appellerai à mon secours.

— Vainement. Nous sommes dans un désert, personne n'ose s'approcher de ce lieu maudit.

— Quel nom lui donne-t-on, à ce lieu maudit ? ...

— On l'appelle la Tour du Moine.

— La Tour du Moine, répéta la comtesse ; j'ai entendu parler autrefois de cette tour... Ah ! nous sommes dans la Tour du Moine ! Mais alors nous ne sommes qu'à sept ou huit lieues de Grenoble et à trois ou quatre lieues de Verdaine ?

— Oui, madame

— Il y a une légende sur la Tour du Moine : à l'époque des guerres de religion qui ont ensanglanté le Dauphiné comme beaucoup d'autres parties de la France, il y avait sur ce vaste emplacement couvert de décombres et dont on s'éloigne aujourd'hui avec terreur, un château-fort et une abbaye qui portaient l'un et l'autre le nom de la Chaumarde.

Un jour, par trahison, dit-on, les calvinistes pénétrèrent dans la place et passèrent au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouvaient : le chateain et sa famille, l'abbé et ses moines.

Les réformés firent alors de la Chaumarde une véritable forteresse et la tour fut transformée en une prison où ils renfermaient des prisonniers de distinction, hommes, femmes, enfants et vieillards, qu'ils gardaient comme otages.

Le nombre des malheureux prisonniers augmentait toujours, ils étaient entassés dans la tour qui ne pouvait plus les contenir. Ils avaient pour geôliers trois cents soldats commandés par un capitaine.

Parmi les prisonniers se trouvait un vieux moine, un saint homme dont je ne me rappelle plus le nom ; ce vieux moine, monté sur la plate-forme de la tour, priait sans cesse, demandant à Dieu la délivrance de ses compagnons d'infortune.

Or un jour, tout à coup, d'épais nuages, noirs comme de l'encre, couvrirent le ciel. Un orage épouvantable éclata. De toutes parts, sans interruption, jaillissaient d'énormes éclairs accompagnés de coups de tonnerre formidables. Dix fois de suite la foudre tomba sur le château et l'abbaye. C'était une pluie de feu. Tout brûlait. Et sous les grondements du tonnerre, au milieu du bruit terrible des toitures qui s'enfonçaient, des murailles qui s'écroulaient, on entendait les cris désespérés des soldats. Tous périrent dans les flammes.

Seule la tour fut épargnée par l'immense incendie, et le lendemain, les prisonniers délivrés s'éloignèrent de la Chaumarde ayant à leur tête le vieux moine chantant le *Te Deum*.

— C'est effrayant, madame, dit Noémie toute tremblante, et je ne savais pas cela.

— Je suis ici prisonnière comme l'était autrefois les malheureux dont je viens de vous parler, et je me demande comment et par qui je pourrai être délivrée. Ainsi, vous ne pouvez rien faire pour moi ?

— Hélas !... Et tenez, madame, si mon mari soupçonnait seulement que je puisse le trahir, il me tuerait.

— Il vous tuerait, dites-vous ! Je ne me suis donc pas trompé, cet homme est bien un misérable.

— Ce n'est pas à moi à dire du mal de mon mari, madame ; il a des idées qui sont pas les miennes ; depuis que je suis mariée j'ai eu beaucoup à souffrir ; je ne suis pas heureuse.

— Vous n'êtes pas la seule, répondit Paule tristement.

Après un silence, elle reprit :

— Vous êtes restée longtemps près de moi ; dans votre intérêt et dans le mien, il ne faut pas que votre mari se doute que j'ai en vous une amie ; retirez-vous, laissez-moi.

La femme se leva, enveloppa la prisonnière d'un long regard et sortit de la chambre.

Au même instant une voix rude, éraillée, cria d'en bas :

— Eh ! dis donc, descendras-tu bientôt de là-haut ?

La comtesse frissonna en entendant ces paroles qui lui rappelaient le féroce Barbe-Bleu.

V

PATTE DE VELOURS

Vingt minutes plus tard, Noémie appela la comtesse pour déjeuner.

La femme avait parlé à son mari du désir manifesté par la dame de manger avec eux.

Romain étonné avait d'abord fait la grimace, puis cajolé par Noémie il avait fini par répondre d'un ton bourru :

— Soit, ça m'est égal.

Paule descendit et s'assit à table à la place que Noémie lui avait réservée. Elle avait sur son assiette deux œufs à la coque. Au milieu de la table fumait un ragoût de mouton. C'était le plat du matin.

L'homme rempli son assiette et se mit à manger glotonnement, affectant de ne pas regarder la comtesse ; il ne levait les yeux que pour jeter furtivement sur sa femme un regard qui n'était pas exempt de défiance. Il était sombre, avait l'air préoccupé. Il avait à peine salué la comtesse lorsqu'elle était entrée. Pendant les quinze ou vingt minutes que dura le repas, il ne prononça pas un mot. Pour lui, c'était assez de manger.

La comtesse seule avait des œufs à la coque. C'était une attention et une intention de Noémie. Elle mangea un œuf, et comme elle était en appétit, elle ne refusa pas un morceau de viande avec deux pommes de terre. L'homme et la femme avaient avant elle touché au ragoût, elle n'avait rien à craindre. L'homme ne buvait que du vin et remplissait souvent son verre ; elle but deux verres d'eau rouge, mais après avoir attendu que Noémie eût bu elle-même du vin mêlé d'eau. Si elle devait rester prisonnière un certain temps, c'est ainsi qu'elle ferait à chaque repas. Elle ne voulait pas se laisser prendre à un nouveau piège.

Remontée dans sa chambre, Paule, ne sachant que faire, pour tuer le temps, s'occupa à visiter son linge, ses robes et les effets de ses enfants. En pensant aux chers petits, elle pleura. Mais en s'intéressant à toutes ces choses qu'elle retrouvait dans sa prison, elle faisait diversion à ses douloureuses pensées.

M. de Miray n'ayant point paru, la journée se passa assez tranquillement.

La comtesse vit le soleil se coucher et se dit qu'elle ferait bien de se coucher aussi. Elle était brisée de fatigue, un long repos lui était nécessaire. Elle n'avait pas encore repris complètement ses forces et elle avait besoin de conserver celles qui lui étaient revenues.

La porte de sa chambre n'avait ni serrure ni verrou ; elle pouvait craindre d'être surprise dans son sommeil. Elle entassa devant la porte tous les meubles, à commencer par le canapé, qui était très lourd. Ainsi barricadée, elle se sentit quelque peu rassurée. On ne pouvait plus pénétrer dans sa chambre sans bruit.

Elle se mit à genoux et pria, demandant à Dieu de venir à son secours et pensant à ses enfants, à ses parents, à tous ceux qu'elle aimait.

Sa prière faite, elle se jeta tout habillée sur le lit et s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Rien, pas même le cauchemar, ne vint troubler son repos ; elle eut au contraire des rêves consolateurs. Il faisait grand